fatigues. De son côté, elle montra aux enfants de son mari la plus tendre affection. Par sa tendresse elle s'efforçait de guérir la blessure faite à leur cœur par la mort de leur première mère. Elle voulait combler le vide qui s'était produit alors, et elle le faisait avec d'autant plus de joie qu'elle savait son affection comprise par ces bons enfants que Dieu avait confiés à ses soins.

Plus tard, parlant d'Alfred, elle n'hésita pas à affirmer, en présence de parents, " qu'elle n'avait eu que des consolations de lui, que c'était un enfant parfait, que jamais, elle ne l'avait vu commettre la moindre faute."

A l'école primaire, le petit Alfred se montra bon envers ses condisciples qui trouvaient en lui un compagnon aimable, souriant mais aussi toujours pieux. Il s'ingéniait à les égayer, à porter partout la vie et le bonheur. Sa docilité, son obéissance lui avaient acquis l'affection et l'estime de ses maîtresses, et lorsque la maman le retira de l'école pour le placer au collège, elles lui dirent : "Oh! quel bon enfant vous nous enlevez! Nous regrettons de le voir partir si tôt. Nous perdons notre meilleur élève, et nos enfants perdent un parfait modèle."